

CASEMATE

Chaque mois, l'esprit BD

MATHIEU LAUFFRAY



Supplément gratuit • Casemate 69, avril 2014.



Lauffray

“Non, je ne suis pas un MARIIONNE



Les reproches des lecteurs, les clés pour *Prophet*, la BD et la jeunesse, son amour pour le travail en atelier et bien d'autres sujets sont abordés par Mathieu Lauffray dans la suite de l'interview qu'il a accordée à Casemate à l'occasion de la sortie du quatrième et dernier tome de *Prophet*, interview publiée dans notre numéro 69, daté avril.

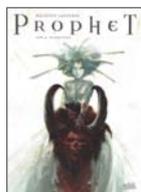
Dossier Jean-Pierre FUÉRI & Frédéric VIDAL



Les éléments du *Prophet* #4 de 2014 étaient-ils déjà en boîte dès 1998 ?

Mathieu Lauffray : Un auteur n'existe que par sa capacité à créer des émotions, des rêves, des envies. Et, lorsqu'il les exprime, à aller jusqu'au bout de ce qu'il a suscité. Et cela en restant cohérent.

D'un autre côté, je mentirais en affirmant que mes rêves de 1998 sont les mêmes que mes rêves de 2013. Il suffit de lire un roman, voir un film, discuter avec un autre pour avoir envie de suivre de nouvelles pistes. Ce qui ne va pas dans le sens d'un travail rigou-



Prophet #4/4, *De profundis*, Mathieu Lauffray, Soleil, 14,50 €, 23 avril. (Version n8b de l'album disponible à 29,95 €.)

Archives **CASEMATE**
Loin de Nemo et de Tarzan, Casemate 57,
La voie du sang, Casemate 37,
Pirate oui, des Caraïbes, non !, Casemate 26, etc.

reux, défini parfaitement dès le départ. Ces deux extrêmes, a priori inconciliables, sont à la fois les limites et le charme de *Prophet*. Au fond, il y a un thème, très solide. Dans la forme, on s'appuie sur une parabole qui évolue en permanence.

Quitte à parfois secouer le lecteur ?
 Certains, effectivement, se sont plaints. Le premier tome se déroule dans un décor contemporain, avec un vérita-



ble enjeu. À la fin du tome 3, il ne reste plus rien, l'univers a volé en morceaux. On m'a reproché une histoire sans queue ni tête, on m'a accusé de ne pas savoir où j'allais, de n'avoir rien à foutre de mon histoire. D'autant que je délaissais *Prophet* pour *Long John Silver*. Du coup, on m'accusait d'être un marionnettiste aveugle !

Faut dire que les pérégrinations de Stanton ne sont pas toujours faciles à suivre !

Sinon, où serait le plaisir ? En touchant

« On m'a reproché une histoire sans queue ni tête, accusé de ne pas savoir où j'allais... »

Mathieu LAUFFRAY



Extrait de *Prophet*.
 © Soleil 2014.

“L'ARTISTE AVEUGLE”



Extrait de *Prophet*.
© Soleil 2014.

la sphère, il débloque un pouvoir personnel de conception. Pouvoir qu'un esprit éclairé et ordonné utiliserait pour créer quelque chose de magnifique, de merveilleux. Le problème c'est que Jack Stanton n'en est absolument pas conscient et laisse l'équilibre devenir chaos. Il comprendra à la fin du troisième tome. D'où une succession de réalités. Une réalité objective, celle du tome 1, où on va à la catastrophe, sauf si Stanton, le « prophète », s'en mêle. Problème, il s'en fiche, ignore les manifestations fantastiques qui sont autant d'appels au secours. Lui s'est créé une réalité subjective, celle qu'il a toujours rêvé de vivre. Mais, dans ce monde à sa convenance qu'il s'est créé inconsciemment, une sonnette d'alarme va enfin lui faire prendre conscience que quelque chose cloche. Il escroque tout le monde avec un livre scientifique bidon. Et voilà qu'un vrai scientifique, une pointure, vient le féliciter pour son travail. Et ça, Stanton, connard, mais pas idiot, ne peut l'avaler... Du coup, sa capacité à construire le monde de ses rêves déraile, et son petit univers se dégingue à vitesse grand V. Il va devoir réagir et assumer ses responsabilités.

Le méchant va-t-il devenir bon ?

Un bon, pour moi, est quelqu'un prêt à se sacrifier pour les autres. Un méchant est quelqu'un prêt à sacrifier tout le monde pour sa gueule. Bon, là,

« Le lecteur dispose de tous les éléments, d'une chronologie à peu près rigoureuse »

Mathieu LAUFFRAY



Huile sur toile pour la couverture du tirage de tête de *Prophet* #2.

je radicalise un peu. Dans *Prophet*, je donne ma réponse, qui est celle de quelqu'un de fondamentalement optimiste. L'ensemble peut sembler un peu compliqué, mais j'y ai glissé des décors, qu'il faut peut-être plusieurs lectures pour bien assimiler. Dans ma tête, *Prophet* est une œuvre cohérente et non pas complètement démentielle.

Mais pas question de comprendre le dernier sans avoir lu les précédents, sortis il y a fort longtemps...

C'est pourquoi les trois ressortent en même temps que la nouveauté, avec de nouvelles couvertures pour les deux premiers. Je conserve celle du trois, bien dans l'esprit de la série. Le lecteur dispose maintenant de tous les éléments, la chronologie temporelle est à peu près rigoureuse, tout est décrit. J'ai vraiment essayé d'être rigoureux.

Les raisons qui vous ont fait préférer Soleil à Dargaud (voir Casemate 69) étaient-elles uniquement financières ?

Je crois de plus en plus aux promesses. Je crois aux éditeurs qui identifient des projets comme faisant partie de leur famille, des projets dont ils sentent les vibrations, des projets qu'ils vont défendre en y imposant leur logo. Il est important d'aller dans une maison qui saura quoi faire de votre livre.

Chez Dargaud, *Prophet* n'aurait été rattaché à rien. Soleil avait un handicap,

son public, disons entre 12 et 20 ans. Or, en dédicaces pour *Prophet*, je ne rencontre quasiment jamais de lecteur de moins de 30 ans. En revanche, je sentais chez Mourad Boudjellal, alors patron de Soleil, un enthousiasme pour la série. Il l'aimait, il la voulait depuis le départ, elle l'éclatait. Aller chez lui, d'autant que l'ami Denis Bajram entrait dans la boucle, m'a semblé cohérent.

Il n'y avait pas le même enthousiasme chez Dargaud ?

Bien sûr, ils étaient motivés, mais désiraient surtout récupérer tout ce que je faisais pour pouvoir assurer une priorité à *Long John Silver*. Autre argument, ils n'étaient pas prêts à s'aligner sur le prix de planches qu'avait signé Fabrice Giger lors du début de la série aux Humanos.

De Soleil, vous auriez pu passer chez Delcourt...

Pourquoi ? Les gens de Soleil, dont



Et ci-dessous, extraits de *Long John Silver*. © Dargaud 2014.

Jean Wacquet, m'ont accueilli avec enthousiasme. Leur catalogue et celui de Delcourt ont un atout formidable comparé aux autres : ils visent le public jeunesse.

Les autres ne le font pas ?

Il me semble que Dargaud a abdiqué dans ce domaine, ainsi que Casterman et même Glénat, malgré la bande à Tchô qui arrive au bout. Delcourt fédère un nouveau public de 10-15 ans, fait des cartons à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. Enfin un éditeur qui ramène les gamins vers nos bacs !

Mais ce n'est pas votre public !

Qu'importe, les garçons adorent *Les*

Légendaires et les filles *La Rose écarlate*. Je ne suis pas lecteur, mais j'ai vu le délire, à Angoulême, autour des *Légendaires*. Je n'ai pas souvenir de telles files d'attente depuis une éternité !

Pourquoi aimez-vous tant travailler en atelier ?

Ça remonte à loin. J'ai travaillé avec Claire Wendling et Benoît Springer dès 1995 quand elle était à Los Angeles. Puis à Paris avec Denis Bajram en 96-97. Ensuite, il y a eu une grande période avec Patrick Pion, Robin Recht et bien d'autres auteurs qui passaient. Comme plus récemment Thimothée Montaigne. Pour m'occuper de mes enfants, j'ai arrêté l'atelier pendant cinq ans. Je viens de m'y remettre. Au bureau à côté du mien travaille Alex Alice.

Quel intérêt y trouvez-vous ?

Une certaine émulation, importante parfois dans notre métier de grande solitude. Entendre l'avis des autres. Bien que, plus les années passent, plus on a tendance à gérer nos projets en solo. Jeune, on est dans le questionnement. Quand nos désirs se précisent, la difficulté est plutôt d'arriver à les résoudre. Un travail intérieur.

Sur un plan plus terre à terre, l'atelier permet de se retrouver avec bonheur le matin, de se tenir à des horaires rigoureux, de boire des coups aussi ! Travailler aux côtés d'autres encourage à aligner de longues heures de travail productif.

Vous dites, dans *Casemate 69*, que des techniques du dessin néoclassique se sont perdues. Pouvez-vous développer ?

Aujourd'hui, il y a eu un tel laisser-aller dans la transmission du savoir que certains auteurs réalistes en sont réduits à aller dénicher des solutions à leurs problèmes graphiques dans des bouquins du XVIII^e et du XIX^e siècle ! Dans le milieu artistique, rares sont les éruptifs genre Hugo Pratt ou Jimi Hendrix. La majorité des dessinateurs réalistes se retrouve à poil à bricoler un système avec une capacité de conception pas toujours au top.

Même vous ?

Bien sûr. Je me sens un bricoleur par rapport à ce que devrait être une vraie maîtrise de la bande dessinée ou de la peinture. Je fais ce que je peux.

Vos projets ?

Réaliser, pendant quelques mois, ce dont beaucoup d'illustrateurs rêvent. Après avoir, pendant des années, éla-

« Faire revivre en illustrations et tableaux tout l'imaginaire déposé dans mes albums... »

Mathieu LAUFFRAY





Illustration numérique pour *Tarzan, Lord of the Apes*.
© La Petite Reine 2005.

boré des univers en planches de bande dessinée, j'aimerais les décliner en illustrations et tableaux. Faire vivre de manière picturale et un peu plus ambitieuse tout l'imaginaire que j'ai déposé dans mes albums. Et en tirer un livre et une exposition.

Une BD à l'horizon ?

Oui, car en même temps, j'ai l'intention de rédiger encore une histoire de pirates.

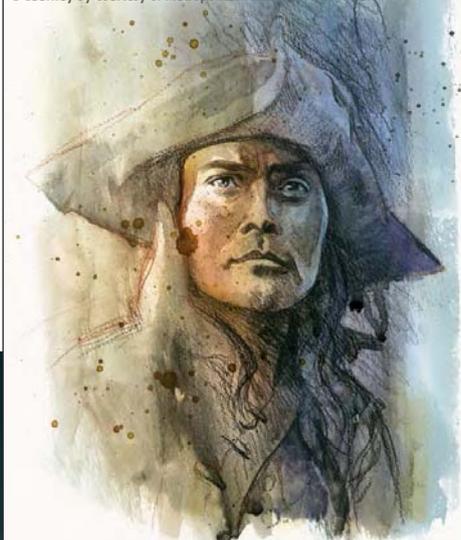
Avec la doc de *Long John Silver* ?

Quelle doc ? Dans notre série, le bateau est fantasmé, les costumes sont fantasmés, rien ne repose sur une quelconque réalité historique. Chaque page est un travail de conception, de design. Je connais beaucoup d'auteurs qui, ayant

« ... puis voguer vers Blood ou La Pérouse.
À moins d'avoir une grosse envie de SF ! »

Mathieu LAUFFRAY

Portrait à l'aquarelle de Mark Dacascos pour *Le Pacte des loups*.
© Lauffray by courtesy of Metropolitan Filmsport/Eskwad.



créé l'univers d'un *Long John Silver*, en tireraient cinquante albums sans se poser trop de questions. Avec Dorison, nous recréons pour chaque projet une équipe, une dynamique, un design. Une charge de travail qui, chaque fois, retarde le moment où nous serons parfaitement matures sur notre nouveau terrain de jeu. Mais alors, nous connaissons parfaitement notre personnage, sa psychologie, ses réactions.

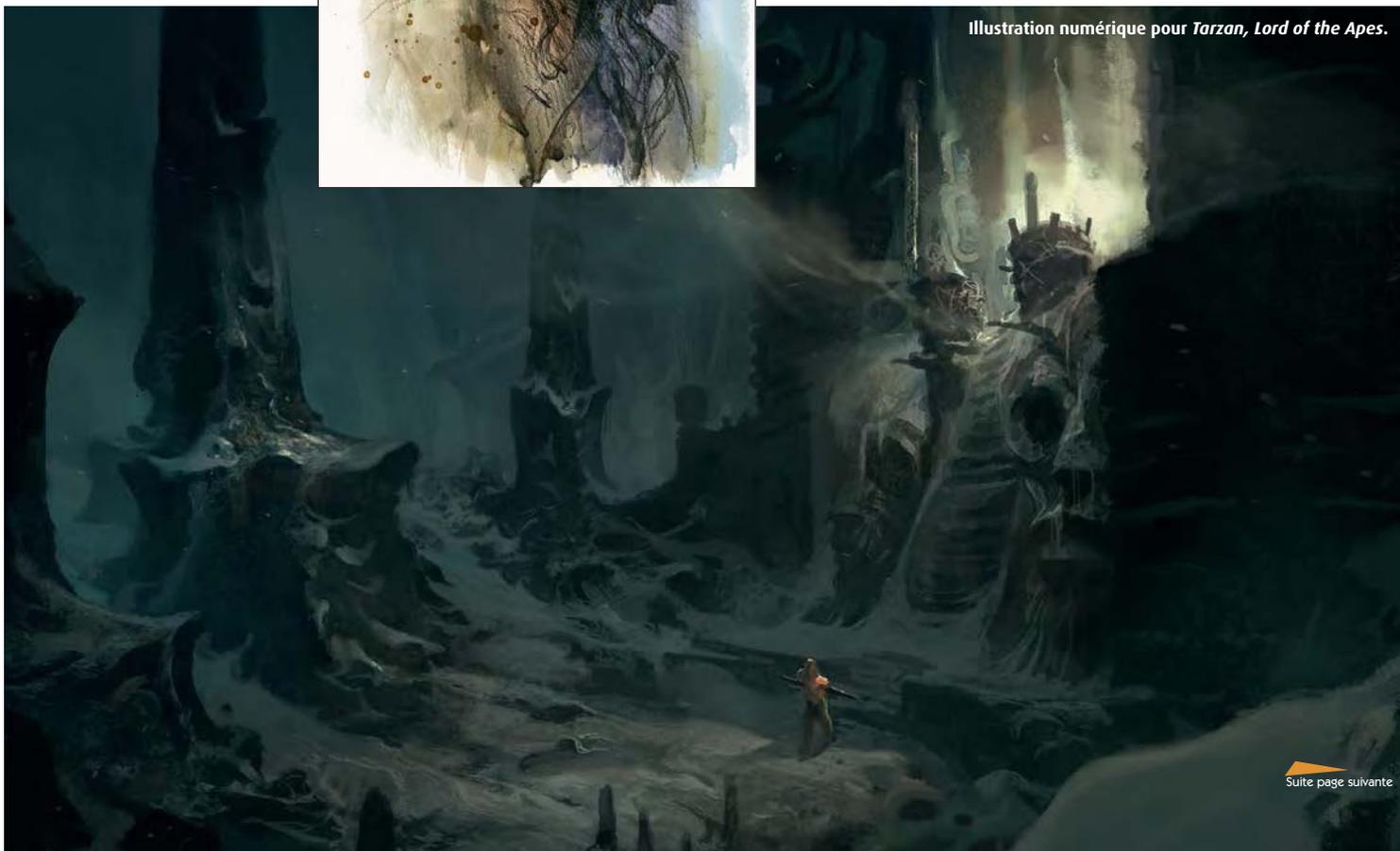
Ce qui est le cas du monde de *Long John Silver* ?

Voilà. J'ai envie, pour une fois, de me sentir chez moi, dans ma maison, et me lancer dans une histoire sans traîner un chariot de 600 kilos. Pouvoir me concentrer uniquement sur ce que je veux raconter : une bonne intrigue et des personnages placés dans des situations qui m'intéressent. J'ai mes îles, mes cocotiers, mes bateaux. Peut-être vais-je voguer vers le capitaine Blood ou La Pérouse.

Encore que... Il est toujours possible que, dans trois mois, je ressente une brusque envie de science-fiction et que je parte sur tout autre chose !

Vous qui défendez la BD populaire, expliquez-nous pourquoi il n'y a pas de nouveau succès à la *Thor*.

Illustration numérique pour *Tarzan, Lord of the Apes*.



Parce que ce ne serait pas valorisant. Même la nouvelle vague de scénaristes qui débarquent ne crée pas de nouveaux grands personnages comme l'ont fait Charlier ou Christin. Ils reprennent. À la demande même des éditeurs. Qui résisterait à l'envie d'écrire une suite vendue à 200 000 exemplaires ou une série parallèle à 100 000 plutôt qu'une œuvre de création qui va se traîner au mieux à 10 000, 15 000 ventes au départ ?

C'est triste ?

Ce qui est triste, c'est de ne pas suivre ses envies. C'est valable aussi pour le cinéma. Je suis amoureux du moment où Coppola décide de faire *Apocalypse Now* ou Fleischer *Soleil vert*. Si on me demande, parmi la production du cinéma américain de ces cinq dernières années, sur quel film j'aurais aimé travailler, je réponds aucun. *Planète interdite*, *Star Trek*, *Star Wars*, *Abyss* ont créé des univers spécifiques. C'est fini. Surtout pas de prise de risque pour des films qui se fabriquent parfois sur deux ans et coûtent 200 millions de dollars ! Le résultat final est d'abord la conséquence d'une réunion aigüe et quotidienne.

Vous avez travaillé sur plusieurs projets avortés avec le cinéaste Christophe Gans. Frustrant ?

Enrichissant. Le problème c'est qu'en



France on ne sait plus réaliser des films comme *Le Pacte des loups* ou *La Belle et la Bête*. Et comment voulez-vous que des réalisateurs soient à leur top alors qu'ils vont réaliser cinq, six films, dix au grand maximum dans toute leur carrière, alors que leurs grands aînés en faisaient entre cinquante et cent cinquante ? Si Christophe avait réalisé une quinzaine de longs-métrages, son *La*

« Quel scénariste résisterait à l'envie d'écrire une suite vendue à 200 000 exemplaires ? »

Mathieu LAUFFRAY



Belle et la Bête aurait été bien meilleur, ses séquences infiniment mieux réglées. Autre problème, un réalisateur doit passer beaucoup plus de temps à financer, écrire, fédérer les énergies qu'à régler ses scènes. Si, pris par les problèmes de maintenance, je ne dessinais qu'un jour par mois, imaginez ma production, en qualité autant qu'en volume !

Vous ne grossissez pas un peu le trait ?

Non, même lorsqu'un réalisateur comme Christophe Gans dispose de son financement, son équipe technique est dispersée, certains éléments pas forcément disponibles. Il faut retrouver ses collaborateurs, les motiver. Un casting prend aussi un temps fou. À la grande époque, John Ford travaillait avec son équipe à lui, chacun arrivait le matin et faisait un boulot qu'il connaissait, par la force de l'habitude, sur le bout des doigts. Le résultat pouvait être médiocre, superbe ou extraordinaire, mais la logistique était régulière, tranquille.

Aujourd'hui, on va vers la facilité. On a beaucoup critiqué par exemple une série télé inspirée de la saga *L'Épervier* signée Patrice Pellerin. Un ovi, car personne ne veut plus réaliser de films his-



Illustration numérique pour *Tarzan, Lord of the Apes*.

Illustration numérique pour *Tarzan, Lord of the Apes*.

toriques en costumes. Évidemment, il est plus facile de montrer une poignée de flics dans un commissariat. Un film historique est beaucoup plus compliqué à tourner. C'est aussi le péché originel de Christophe Gans. Il se lance dans des films qu'on ne sait plus faire en France depuis des décennies. Il parle d'amour, d'amours impossibles, d'amitié, de trahison. Le tout avec panache. De choses qu'on a vues cent fois et qui ne peuvent marcher que par la qualité invraisemblablement artis-

« Le péché originel de Gans : réaliser de grandes fresques parlant d'amour, d'amitié, de trahison »

Mathieu LAUFFRAY



Les designs de films sont extraits du artbook : *Axis Mundi*, Mathieu Lauffray, CFSL Ink, 35,90 €, dispo.

tique avec laquelle l'auteur va réinterpréter ces mythes, en donner son regard, sa vision. Rien n'est plus casse-gueule. Neuf auteurs sur dix préféreraient crever plutôt que lever un enjeu de ce genre. Beaucoup trop exposant, on peut devenir la risée de son milieu

du jour au lendemain. Christophe ose, sort les violons, les grandes situations. *Le Pacte des loups* a connu un énorme succès parce qu'il s'agit d'une grande fresque d'aventures française avec de la gueule, du souffle, et que Christophe nous fait rêver avec les armes de notre cru. C'est autre chose que s'étendre sur le drame d'un couple dans son appartement parisien, ou en grande banlieue quand on veut glisser un peu d'exotisme...

Illustrations © Lauffray, sauf mention.

Illustration numérique pour *Tarzan, Lord of the Apes*.

